

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 9 (1983)

Heft: 3

Artikel: (Re)Naissance de l'orthodoxie occidentale : traditionalisme et novation

Autor: Erny, Pierre

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-814205>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

(RE) NAISSANCE DE L'ORTHODOXIE
OCCIDENTALE
TRADITIONALISME ET NOVATION

Prof. Dr. Pierre Erny

Professeur à l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg
6, rue Victor Huen
F-68000 Colmar

L'Eglise orthodoxe se veut fondamentalement une, mais composée de plusieurs Eglises-sœurs ayant chacune son visage propre, sa hiérarchie, son clergé, sa liturgie et sa langue, en un mot son indépendance organique. A ses yeux, c'est bien entendu l'Eglise de Rome qui a quitté au Grand Schisme de 1054 la communauté de toutes ces Eglises-sœurs qui seule représente l'Eglise indivise issue de l'événement de la Pentecôte: avant cette date, dira-t-on, l'Occident était orthodoxe. . .

L'orthodoxie comprend aujourd'hui des Eglises dites *autocéphales* (les patriarchats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Moscou, de Serbie, de Roumanie, de Bulgarie, les archevêchés d'Athènes et de Chypre, les métropolies de Pologne, de Tchécoslovaquie et d'Amérique du Nord), des Eglises autonomes (russe d'Amérique, japonaise, finlandaise et française), et des Eglises à statut particulier (ukrainienne, russe hors frontières). Chacune de ces Eglises recouvre un ensemble ethnique, culturel ou national relativement homogène, et les fidèles de chaque peuple devraient pouvoir, quand la situation est mûre pour cela, prétendre constituer une Eglise autocéphale. Tel est du moins le principe. Nous en verrons l'application et les problèmes qu'elle a posés dans un contexte particulier, celui de la France.

L'orthodoxie s'est implantée en ce pays de longue date sous ses formes grecque, russe, ukrainienne, roumaine, serbe, syrienne, arménienne, etc, chaque fois que des ressortissants de ces peuples sont venus s'y établir en nombre suffisant. Les communautés orthodoxes de France apparaissent donc traditionnellement comme autant de *diasporas*, de ramifications d'Eglises lointaines dont elles gardent le plus souvent et la langue, et les rites. A ces diasporas se posent inévitablement des problèmes à la fois culturels et juridictionnels. Il ne faut pas oublier à quel point l'orthodoxie, par sa liturgie et toute sa mission, a souvent été à la base des différentes cultures nationales et a pénétré

la coutume, la manière de vivre et de penser des peuples qu'elle a éduqués. Auprès de ceux qui vivent loin de leur pays d'origine, elle représente d'ordinaire le seul lien vivant avec leur patrimoine ancestral. Mais au bout de deux ou trois générations et d'une inévitable francisation, se posent aux fils et petit-fils d'immigrants les problèmes classiques d'identité qui conduisent parfois à une désaffection certaine. Comme l'écrit un théologien roumain, Ion Bria:

"L'image de l'orthodoxie ne doit pas être déterminée par des traditions et des rites généraux qui n'ont pas de sens pour les communautés locales. . . En confondant l'orthodoxie avec le rite oriental, avec l'ancien calendrier, avec la culture grecque ou russe, la diaspora ne s'engage pas dans un débat réel avec la culture et la société dans laquelle elle vit. . . On parle d'Eglise orthodoxe américaine, mais cette Eglise porte toutes les marques du slavonisme. . . Si l'on reste fidèle au principe local, pourquoi impose-t-on l'hellénisme et le slavonisme aux fidèles qui vivent dans un milieu culturel tout à fait différent de ces deux cultures?" ¹

Sur le plan juridictionnel, on arrive à des imbroglios tels qu'ils découragent toute description, surtout quand la politique s'en mêle, comme dans le cas de l'opposition entre Russes "blancs" et Russes "rouges".

Dans un pays d'Occident traditionnellement catholique ou protestant, l'Eglise orthodoxe a donc, pour s'implanter, le choix entre deux solutions:

- ou bien elle continue à se présenter sous la forme d'une multitude de petites Eglises de diaspora sans véritables liens entre elles, ne s'adressant, sauf rares exceptions, qu'à des étrangers, n'empiétant donc nullement sur le terrain des Eglises locales, ce qui conduit généralement à une coexistence harmonieuse avec celles-ci et à un œcuménisme de façade sans réelle implication;
- ou bien elle prétend s'implanter, s'enraciner dans la nation d'accueil, s'adapter à sa mentalité et à ses coutumes, prendre à son compte sa tradition religieuse propre, adopter sa langue et ses modes d'expression, en un mot constituer une Eglise orthodoxe locale capable de prétendre un jour à l'indépendance et à l'autocéphalie au sein de la communion orthodoxe universelle, et du coup elle est amenée à interférer avec les Eglises catholique ou protestante sur leur propre terrain.

En France, les deux solutions coexistent aujourd'hui. Les divers patriarchats y sont représentés de manière plus ou moins solide et étendue, certaines de

1) Ion Bria, in: *L'orthodoxie. Hier . Demain*, p. 227, 243, 244.
Toutes les notes qui suivent se réfèrent à *La divine contradiction*.

ces Eglises comptent des fidèles, voire des membres du clergé et des moines d'origine française, car les liturgies, les musiques sacrées, les formes de spiritualité et les théologies orientales connaissent depuis une cinquantaine d'années au moins un succès incontestable et exercent une grande attirance sur les publics parfois les plus inattendus. Mais en même temps, sous l'action de deux individualités décidément peu conformistes, Irénée Winnaert et Eugraph Kovalevsky, s'est constituée une Eglise orthodoxe typiquement française. Sa courte histoire se révèle extrêmement tourmentée, car elle a dû affronter un des traditionalismes les plus tenaces, celui des diasporas grecque et russe, qui voyaient en ses initiatives des novations intolérables. Mais dans un souci d'absolue fidélité, elle-même se veut très intimement branchée sur *la* Tradition telle que l'ont illustrée les Pères et telle qu'elle était vécue dans l'Eglise des Gaules avant le schisme, de sorte qu'il est intéressant de relever à quel point elle cherche, pour un projet qui la pousse en avant, ses références en arrière. L'importance qu'elle attache à un certain nombre de formes traditionnelles contingentes pourrait facilement amener un observateur extérieur à la qualifier d'intégriste. Notre contribution se propose d'éclairer quelques aspects de cette problématique en nous fondant sur la pensée des deux promoteurs.

1. NAISSANCE DE L'ORTHODOXIE OCCIDENTALE

Nous ne pouvons retracer ici dans le détail comment est née l'Eglise Catholique Orthodoxe de France. Nous renvoyons à cet effet à deux ouvrages de Vincent Bourne, *La quête de vérité d'Irénée Winnaert* et *La divine contradiction*, qui nous servent par ailleurs de sources principales pour ce travail.

Louis Winnaert, né à Dunkerque en 1880, était un prêtre catholique romain fortement engagé dans les mouvements de pensée qui prêtaient le plus à controverse et directement impliqué dans les grands cas de conscience qui se sont posés à son Eglise au début du siècle: à la suite de l'abbé Lemire, il se passionnait pour les questions sociales; il collaborait avec les Bénédictins promoteurs du mouvement de renouveau liturgique; il était surtout très lié à Marc Sangnier et au *Sillon*, et a ressenti avec une extrême violence la condamnation qui a frappé ce mouvement. Sa conscience ne lui permettant plus de rester dans une Eglise à laquelle il lui était devenu impossible de s'identifier, il donna sa démission en 1919 et en expliqua les motifs dans une brochure intitulée *Vers un libre catholicisme*:

"Il y a deux manières de concevoir l'unité: la première comprime les consciences, la seconde dilate les cœurs. On obtient dans le premier cas

une uniformité officielle, des gestes semblables, des attitudes communes; mais dans le fond, cette façade cache souvent l'absence de vie, de pensée, d'intérêt religieux réel. . . Une Eglise qui se déclare infaillible, qui prétend, malgré des erreurs constatées, monopoliser la vérité, se met en dehors de la vie, et tant qu'elle n'aura pas reconnu la fausseté de ses prétentions et affirmé non seulement en parole, mais en pensée et en acte, l'humilité de son service, elle ne peut qu'empêcher l'universelle communion des esprits et des cœurs. . . Ce qui paraît inadmissible, c'est la prétention à une délégation authentique d'un pouvoir divin, substituant en fait la conscience du pape à la conscience de chaque homme. . . La vraie théologie est inséparable de la lutte, du travail intérieur et de l'ascèse. La conscience dogmatique authentique est donnée seulement par l'effort spirituel du sacrifice du cœur et non par la voie des déductions abstraites, ni par les concepts et définitions logiques. . . Cherchons ensemble à constituer dans l'universelle Eglise, dans cette catholicité dont personne, sinon nous-mêmes, ne peut nous exclure ni nous excommunier, cherchons à constituer la famille spirituelle de notre choix, l'Eglise particulière qui, fraternellement unie aux autres Eglises chrétiennes, nous fournira le soutien, l'atmosphère dont nos âmes ont besoin." 2

On ne peut être qu'étonné par les nombreuses résonnances "orthodoxes" que contient ce texte. Pourtant Louis Winnaert ignore encore tout de l'orthodoxie. Commence alors pour lui une très longue pérégrination: contacts avec les milieux protestants, vieux-catholiques, anglicans, libéraux, théosophes. Il finit même par se faire sacrer évêque dans l'Eglise libre-catholique de France, pour se rendre compte très vite qu'il se trouve engagé dans une nouvelle impasse. Ce n'est qu'en 1929 qu'il réalise que l'orthodoxie n'est pas forcément affaire d'Orientaux et qu'il prend contact avec elle, lui qui a supprimé depuis longtemps le *Filioque* de sa liturgie. A partir de ce moment il cherche à rattacher à l'un des patriarchats l'Eglise catholique-évangélique de France dont il est le chef tout en conservant le rite occidental légèrement modifié (usage de pain levé, épiclese, communion sous les deux espèces). Après de longues tergiversations, le métropolite Serge de Moscou accepte en 1936. En 1937, sur son lit de mort, Mgr Winnaert remet sa communauté, fidèles et clergé, à l'orthodoxie. Faisant profession monastique, il reçoit le nom d'Irénée.

L'idée d'une orthodoxie occidentale serait à coup sûr demeurée lettre morte, étouffée par les incompréhensions et les intrigues des milieux orientaux, si un jeune prêtre russe, Eugraph Kovalevsky, n'avait poursuivi l'œuvre ainsi amorcée avec un courage et une ténacité étonnants, jusqu'à devenir en 1964 le "deuxième" évêque de l'Eglise catholique orthodoxe de France sous le

nom de Monseigneur Jean de Saint-Denys, au terme d'un imbroglio que même les 800 pages de *La divine contradiction* ne parviennent pas à rendre accessible à un esprit français. Cet imbroglio n'aurait pour le sociologue aucun intérêt en soi s'il n'était le fidèle reflet des contradictions dans lesquelles se débattent des institutions ecclésiastiques en porte-à-faux par rapport au milieu dans lequel elles sont implantées.

Eugraph Kovalevsky est né à Saint-Petersbourg en 1905 d'une célèbre famille de noblesse terrienne, chassée au moment de la Révolution d'octobre. D'une sensibilité religieuse extraordinairement vive, l'adolescent s'est senti chargé dès son arrivée en France "de rendre l'orthodoxie" à ce pays qui en a été "détaché" par le schisme :

"Le jour du départ (de Constantinople), je glisse sous la porte de toutes les Eglises russes. . . une feuille où j'expose ma doctrine sur les événements historiques: la Révolution est permise par Dieu afin de purifier l'Eglise et pour l'éclatement universel de l'orthodoxie, telle en était l'idée centrale. Je lutte contre la panique historique, contre le désir de revenir en arrière et contre le sentiment que le mal est plus fort que le bien. J'ai 15 ans." ³

"J'aspire après la sainte France qui devait faire pendant à la sainte Russie. C'est la période où je vis surtout sur le plan que l'on qualifie de "surnaturel" ou "invisible", plus concret pour moi que le visible, autant le plan des Anges et des Saints que des démons." ⁴

A vingt ans, Eugraph Kovalevsky fonde avec un groupe de jeunes théologiens la Confrérie de Saint-Photius dont le manifeste prend position sans équivoque :

"Nous proclamons et confessons que l'Eglise orthodoxe est la seule, la vraie Eglise du Christ; qu'elle n'est pas seulement orientale, mais qu'elle est l'Eglise de tous les peuples de la terre, de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Sud; que chaque peuple, chaque nation a son droit personnel dans l'Eglise orthodoxe, sa constitution canonique autocéphale, la sauvegarde de ses coutumes, ses rites, sa langue liturgique. Unies dans les dogmes et dans les principes canoniques, les Eglises épousent le peuple du lieu." ⁵

3) I., p. 55

4) I., p. 60

5) I., p. 78

Le jeune homme fait de brillantes études théologiques à l'Institut Saint-Serge de Paris, entre autres sous la direction du Père Boulgakoff. Il souffre des déchirements internes des milieux russes et du nationalisme étroit dans lequel s'enferment beaucoup de ses camarades et de ses compatriotes. Alors que tout le destine à une carrière brillante dans l'un des clergés de sa nationalité, il recule son accès au sacerdoce de crainte d'être ainsi happé par les milieux de l'émigration. Par tous les moyens possibles, il cherche à assimiler l'esprit religieux de la France. Il a une prédilection toute particulière pour les lieux de pèlerinage et les monastères bénédictins, et cherche à retrouver la trace des saints du pays:

"Il ne suffisait pas de rester amateur de la tradition occidentale en la regardant avec des yeux d'oriental, il fallait se plonger dans son courant. Ce plongeon est beaucoup plus difficile qu'il ne semble superficiellement. Soudé depuis mon enfance au rythme sacré de la Sainte Russie, attaché presque biologiquement au *Typicon*, c'est-à-dire au rituel monastique, ce fut pour moi un effort ascétique, un genre d'exode. Du pays de mes pères je partais pour m'installer dans un autre climat. Un Occidental, même un moine, n'imagine pas à quel point la liturgie saisit entièrement un Oriental. La moindre mélodie, la moindre parole, le moindre geste, les moindres rites ou coutumes — jusqu'au changement du menu de la nourriture — évoquent en lui tout un monde!

Mon cas était accentué du fait que je vivais dans l'Eglise, dans la liturgie, qui n'est pas une piété intellectuelle, mais populaire et monastique. La chaleur que dégage le rite oriental, sa richesse, empêchent d'apprécier la valeur inestimable du rite occidental, surtout sous sa forme romaine actuelle. Ce fut un long travail! J'apprenais la messe romaine par cœur, j'assistais aux cérémonies, je lisais le bréviaire, je laissais le latin pénétrer mon âme. Souvent l'appel de l'Orient était si fort que j'étais contraint de lutter psychologiquement avec moi-même, car pour aimer quelque chose il faut renoncer à autre chose... Je devais abandonner mon père et ma mère pour aller vers le rite occidental." ⁶

Mais de tous côtés son projet et son action ne rencontrent qu'opposition, hargne, calomnie, incompréhension, rejet. Ballottés d'une obédience et d'une juridiction à l'autre, personne en fait ne veut reconnaître aux orthodoxes français le droit à une expression religieuse qui leur soit propre. Des concessions ne sont jamais faites que du bout des lèvres et immédiatement remises en question. Dans le genre littéraire adopté, *La divine contradiction* de Vincent Bourne relève largement de l'hagiographie et de l'apologétique pro-orthodoxe;

6) I., pp. 100–101

elle n'hésite pourtant pas à mettre en scène une galerie assez épouvantable de Raminagrobis en soutane et à donner du fonctionnement interne des institutions orthodoxes une image plutôt sombre. Le sacre épiscopal d'Eugraph Kovalevsky est obtenu de haute lutte et immédiatement contesté. Pourtant, à aucun moment il ne cède sur les principes. Il sait que son idée est juste, qu'elle seule peut donner à l'orthodoxie ses chances en Occident, et qu'elle ne supporte donc aucun compromis, même sur des points qui pourraient paraître mineurs. Ce n'est qu'après sa mort survenue en 1970 que la situation de l'Eglise Catholique Orthodoxe de France put être normalisée de façon stable par un rattachement au patriarcat de Roumanie, en attendant d'obtenir l'autocéphalie. Mais les animosités n'ont nullement cessé.

Comme nous rédigeons le présent travail dans le cadre d'une étude plus générale des traditionalismes et des intégrismes religieux, examinons rapidement quelles furent les résistances que l'orthodoxie occidentale rencontra auprès des Eglises orientales, puis en quoi elle-même se révèle fondamentalement traditionnelle.

2. LA RESISTANCE DES EGLISES DE DIASPORA

Eugraph Kovalevsky n'a cessé toute sa vie durant d'être attaqué sur un double plan: celui des principes et celui des pratiques. Quand il constate: "Toutes les Eglises orthodoxes dans notre pays sont *en* France, mais pas *de* France", ou: "(L') œuvre en Russie (du Patriarcat de Moscou) est splendide, en Occident il n'a pas compris", on lui répond toujours à nouveau: "C'est la Russie qui apporte l'orthodoxie. Vous êtes russe, d'une grande famille russe, vous devez faire aimer la piété russe. Nous comptons sur vous pour apporter la piété russe qui a gardé toute la pureté. Car s'il y a trop de différence entre l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident, cela risque d'amener l'éloignement"; ⁷ "l'orthodoxie n'est-elle pas organiquement russe? Comment peut-on être un orthodoxe français?" Le Père Eugraph évoque l'image de tous ces prélats orthodoxes "résidant en France depuis de longues années: ils sont restés psychologiquement hors du pays, "étrangers" à lui. Je me souviens avec mélancolie de multiples entretiens où il me fallait m'adapter à leur mentalité; tant que je parlais leur langage, le contact restait vivant; aussitôt que j'essayais de les introduire dans la problématique occidentale, leur cœur fuyait". ⁸

7) II., p. 307

8) II., p. 279

Lier "orthodoxie" et "Occident" était ressenti comme une contradiction dans les termes.

Les reproches concrets que sans cesse on a ressautés à l'encontre du promoteur de l'orthodoxie française sont étonnamment voisins de ceux qu'agitent les milieux intégristes catholiques; ils portent essentiellement sur des aspects rituels et extérieurs; ils témoignent surtout d'une mentalité passionnelle qui n'hésite pas à manier la calomnie, la délation et la restriction mentale. Chaque fois que la nouvelle Eglise contacte d'autres juridictions pour essayer de se rattacher à elles, sa démarche est précédée, accompagnée et suivie d'énormes dossiers de dénonciation. Les arguments sont classiques: adoption d'une nouvelle liturgie qualifiée de fantaisiste et abandon de celle de saint Jean Chrysostome; célébration de messes en soirée; apologie de la communion fréquente; communion donnée sans confession préalable; communion donnée à des non-orthodoxes; célébration de plus d'une messe par jour; non observation lors des messes vespérales des règles du jeûne eucharistique (celui qui célèbre et ceux qui communient ne devraient rien manger de la journée); célébration sans *antimension* (tissu de lin ou de soie sur lequel est dessiné l'ensevelissement du Christ et auquel est cousu un petit sachet contenant les reliques, équivalent de la pierre d'autel latine); ordinations irrégulières; mariages irréguliers; porte ouverte sur d'autres milieux, etc. "Le Père Eugraph est accusé de faire des concessions aux milieux occultistes, de peupler son église de divorcés et de concubinaires." ⁹ Mais en dernière analyse, tout peut se résumer en deux phrases contenues dans une lettre écrite par un de ses supérieurs russes: "Il est fautif d'une liberté d'action reprehensible envers les pratiques liturgiques établies au sein de l'Eglise orthodoxe et envers la Tradition... (Il) est fautif d'une action subversive au sein... de l'Exarchat, action orientée vers la soi-disant "Eglise orthodoxe de France" indépendante." ¹⁰

Patiemment, point par point, l'accusé a toujours réfuté les calomnies et expliqué sa position. Quand des fidèles pratiquent la communion fréquente, il serait absurde de leur demander de se confesser à chaque fois, ce que les prêtres ne font pas non plus.

"Souvent mon âme était saisie de tristesse mortelle lorsque, célébrant dans certaines paroisses russes, je devais revenir vers le sanctuaire sans que personne de ceux qui emplissaient l'église n'ait communie à l'amour ineffable de notre Seigneur... Mais le plus désolant spectacle... est quand la nuit même de Pâques, à peine deux ou trois personnes osent communier... C'est notre faute à nous, prêtres, qui ne les avons pas

9) II., p. 246

10) II., p. 170

instruits. Voici ce que je me suis permis de dire dans mon sermon une nuit de Pâques: "Quel esprit impur et charnel, quelle doctrine téméraire, quel faux docteur d'une fausse piété vous a enseigné, mes chers frères, à ne point communier? Ne savez-vous pas que l'Agneau pascal est immolé pour vous? N'avez-vous pas chanté: venez, buvons le breuvage nouveau? . . . Ceux qui ont jeûné et ceux qui n'ont pas jeûné, le premier et le dernier, venez participer au banquet de la foi." ¹¹

La communion donnée à des non orthodoxes? C'est là aux yeux du Père Eugraph une exigence de la mission confiée aux paroisses orthodoxes françaises que fréquentent surtout des fidèles baptisés en d'autres Eglises:

"Je préférerais greffer le plus rapidement possible les âmes assoiffées du Christ à la Vigne afin que la nourriture eucharistique les fortifie et les enracine profondément dans l'enseignement orthodoxe. Dois-je aussi rappeler que les chrétiens qui se dirigent vers nos paroisses occidentales sont pour la plupart d'origine romaine et qu'ils viennent chez nous parce qu'ils confessent dans l'essentiel la doctrine orthodoxe? . . . Ma manière d'agir qui préfère compter sur la force du Christ plus que sur ma propre force de persuasion, a donné à l'Eglise des âmes ardentes, fidèles, défendant et servant la cause de l'orthodoxie." ¹²

Ces positions rejoignent le reproche fondamental que le Père Eugraph a adressé à l'orthodoxie historique: celui d'être restée indifférente aux autres peuples, de n'avoir rien fait pour pénétrer leurs cultures, d'avoir perdu l'élan qui l'animait si fortement au temps, par exemple, de la conversion des Slaves, et de s'être repliée sur elle-même, sur le dépôt dont elle était la gardienne, se figeant ainsi dans un statisme dont même des conditions sociologiques toutes nouvelles ne parviennent pas à la faire sortir. Aucun mot n'est trop dur pour fustiger cette attitude: c'est là la "honte", c'est là le "péché", "l'insupportable trahison", "l'hérésie" de l'orthodoxie.

Il est un point qui peut paraître mineur, sur lequel Eugraph Kovalevsky a momentanément cédé, croyant ainsi arranger les choses, mais le regrettant immédiatement: celui de la date de Pâques. On lui reprochait en effet durement de ne pas respecter le moment des Pâques orientales. Or à ses yeux l'usage du calendrier grégorien était tout aussi soutenable que celui du calendrier julien, et il lui paraissait absurde de ne pas célébrer la fête centrale de l'année liturgique avec le reste de la France chrétienne. Il s'est rendu compte à cette occa-

11) II., pp. 175–176

12) II., p. 176

sion qu'il ne servait à rien de céder en quoi que ce fût sur les principes face à une mentalité "intégriste", que derrière une question apparemment réglée en surgissaient immédiatement d'autres, et que tout cela n'était en fait que prétexte pour couler l'entreprise.

Tout se ramène somme toute à dire qu'à une orthodoxie "close" Eugraph Kovalevsky opposait une orthodoxie "ouverte". Ses contacts avec les milieux catholiques, protestants, francs-maçons, occultistes, agnostiques étaient constants et plus que cordiaux. Il avait noué des relations avec les Maritain et leur cercle, avec Mounier et le groupe Esprit. Il bénéficiait souvent de l'hospitalité des paroisses protestantes. Pour l'Institut de théologie Saint-Denys qu'il avait fondé en vue d'un enseignement en français destiné aussi bien aux futurs clercs qu'aux laïcs (à Saint-Serge la formation étant dispensée en russe), on avait réussi à obtenir la collaboration de personnalités confessionnellement aussi diverses que Gabriel Marcel, Jacques Madaule, Théodore Monod, Marie-Madeleine Davy, Dom Lambert Beauduin, Louis Bouyer, Jean Hyppolite, P. Burgelin, etc. Sa personnalité, la beauté des liturgies à l'église Saint-Irénée, exerçaient un attrait puissant.

3. FIDELITE A LA TRADITION

Mais s'il a eu à se battre contre le traditionalisme étroit et figé des milieux russes et grecs, Eugraph Kovalevsky s'est voulu lui-même intégralement fidèle à la tradition aussi bien orthodoxe que gallicane. On pourrait montrer son enracinement de fait et sa volonté d'enracinement en de multiples domaines.

D'abord sa forme de piété. Dans ses notes autobiographiques il ne cesse de se référer au contact intime qu'il a avec le monde invisible, les saints, les anges, les démons:

"Sans les saints locaux, sans les lieux saints, je ne pouvais respirer. Ils m'étaient aussi nécessaires que l'air et le soleil. . . Je puis dire que ma jeunesse s'est passée en pèlerinages et découvertes de la sainteté. Le pèlerinage est chose merveilleuse, le moindre signe sur la route est un langage du ciel. . . Toute ma vie, Notre-Dame de Laghet s'est manifestée à moi en diverses circonstances. . . Depuis mon enfance, le démon m'a attaqué. Ce qui aggravait la situation, c'est l'imprudence que nous,

les trois frères, avions commise en cette époque de spiritisme. Les expériences spirites déclenchèrent des forces sous-ciel. . . ”¹³

C'est sainte Radegonde qui lui précise sa mission en France. C'est saint Séraphin de Sarov lui-même qui lors d'une apparition lui conseille de quitter l'Eglise de Russie. Et pendant qu'il peignait un jour une fresque de saint Martin,

”j'ai senti une présence. . . Je me suis retourné et j'ai vu saint Martin, appuyé sur sa canne. Il m'a souri et m'a dit: Ma barbe est un peu trop longue. Puis il a disparu.”¹⁴

De telles références sont plutôt inhabituelles dans le monde clérical actuel. . .

C'est quand il traitait de liturgie qu'éclatait sans doute le mieux l'esprit profondément traditionnel d'Eugraph Kovalevsky. Il lui semblait évident que le culte public devait être conforme à l'âme profonde du peuple qui le célébrait. D'autre part, il connaissait trop bien l'histoire de l'Eglise et de ses diverses formes d'expression pour ériger telle tradition liturgique précise en absolu, Jean Chrysostome lui-même a organisé à un moment donné de l'histoire, en fonction des circonstances, la liturgie qui porte son nom à partir d'éléments préexistants. Dans le cas de l'Eglise orthodoxe de France, plusieurs possibilités se présentaient: franciser la liturgie byzantine comme cela a été souvent tenté aussi bien du côté orthodoxe que catholique (par exemple au monastère de Chêvetogne) avec un succès nullement négligeable; adopter le rite romain en le remaniant légèrement en fonction des exigences de la théologie orthodoxe et en le célébrant en français, dans la ligne de ce qu'avait entrepris Mgr Winnaert; créer de toutes pièces une nouvelle liturgie. . . Par esprit de tradition, le Père Eugraph adoptera contre vents et marées, avec une obstination qui ne fléchira jamais, malgré les difficultés quasi insurmontables que cela provoquait, une quatrième solution: déterrer, au prix d'un gros travail d'érudition, une ancienne liturgie gallicane, celle dite de saint Germain de Paris, antérieure à Pépin de Bref, submergée au temps de Charlemagne par la vague de romanisation.

Cela avait à ses yeux de multiples avantages: il s'agissait là d'une liturgie qui a fleuri très anciennement sur le sol de France, à une époque où l'Eglise de ce pays était encore ”orthodoxe”, d'une liturgie typiquement ”occidentale” par ses attaches, et pourtant très proche des liturgies orientales du fait de ses ascendances syriennes. Elle symbolisait donc la volonté de renouer avec

13) I., p. 60, 61, 73

14) II., p. 520

la tradition française la plus ancienne, celle d'avant l'emprise romaine. En même temps, cette liturgie avait toutes les chances d'être du goût de ceux qui se complaisaient dans les formes orientales et sa mise en œuvre allait ouvrir les vannes d'une créativité musicale et artistique considérable dans laquelle s'est illustré un frère du Père Eugraph, Maxime Kovalevsky.

Telle qu'elle est célébrée aujourd'hui, avec ses résonnances à la fois grégoriennes, byzantines et russes-slavonnes, elle représente une incontestable réussite, une œuvre de synthèse d'une grande harmonie. Dom Lambert Beauduin, qui n'a pas été étranger à cette exhumation, ne s'y est pas trompé, lui qui un jour a dit à son ami: "Vous avez de la chance, mon Père, de pouvoir l'appliquer. Profitez de votre liberté." ¹⁵

Voici quelques textes significatifs d'Eugraph liturgiste:

"La liturgie est une aristocrate, aimant à garder les anciennes coutumes. Plus le rite peut prouver que ses racines généalogiques plongent dans les temps reculés, plus elle se montre satisfaite. La liturgie a ses propres lois, les lois "formelles", c'est un rythme. On peut parler du goût liturgique et du mauvais goût liturgique. La liturgie n'aime pas que dans son domaine pénètre l'esprit profane, l'esprit vulgaire; elle mesure ses gestes, ses paroles, ses chants, elle a son style. Il y a certaines lois liturgiques qui sont universelles." ¹⁶

"Pendant vingt siècles de son histoire, l'Eglise orthodoxe, bien que gardant précieusement la Tradition, a maintes fois remanié ses textes liturgiques, sans excepter le canon eucharistique. Extérieurement, elle ressemble en cela aux Eglises romaine, anglicane ou autres. . . L'Eglise orthodoxe n'a jamais connu d'uniformité du rituel, tant pour la langue que pour la forme." ¹⁷

Comment construire une liturgie occidentale?

"La liturgie n'est pas seulement le fruit de recherches historiques, elle est surtout la vie même du peuple orthodoxe ¹⁸ . . . La liturgie est d'un auteur ou d'un lieu. La liturgie se crée par la tradition vivante ou par

15) II., p. 18

16) II., p. 194

17) II., p. 60

18) II., p. 8

une personnalité, et non par les conciles ou synodes ¹⁹ . . . Le travail liturgique que nous avons accompli est un labeur de longues années, vérifié non seulement par les livres et les manuscrits, mais — ce qui est indispensable pour la liturgie — par l'expérience et la vie de prière.” ²⁰

Pour les Occidentaux, favoriser l'engouement actuel pour les rites et les chants orientaux n'est pas sans dangers:

”Les Orientaux, attachés surtout à leur rite, sont ravis, les Occidentaux, épris d'orientalisme, vous soutiennent, et les non-orthodoxes (catholiques ou protestants) vous approuvent: cela leur permet en effet de continuer à classer notre religion dans les religions orientales, sans avoir à réviser leur opinion installée depuis des siècles ²¹ . . . La tendance occidentale citée plus haut flatte (le milieu orthodoxe) et l'enfonce dans son particularisme rituel, fermant les yeux à la vision de la beauté de l'orthodoxie des traditions occidentales, déformant l'orthodoxie dans l'Eglise universelle. . . Au lieu d'éduquer les masses dans la beauté et la pluralité des rites dans l'Eglise et d'ainsi préparer l'esprit catholique. . . , l'union de l'Occident et de l'Orient chrétiens en une seule Eglise, ils orientalisent l'Eglise, la limitent, la diminuent. . . L'unique réponse à cette tendance, n'est ni la polémique, ni la défense des principes. . . , mais une démonstration pratique et vitale du rite occidental au sein de l'Eglise orthodoxe. . . (Celui-ci) est témoin pour les orthodoxes orientaux que le rite ne définit pas l'Eglise, que l'Occident est aussi pur par ses traditions apostoliques que l'Orient. Elle habitue les fidèles à l'esprit catholique, brise les préjugés, l'esprit d'exclusivité.” ²²

Bien sûr, la description et la justification de ce rite gallican reviennent très souvent sous la plume d'Eugraph Kovalevsky:

”Le rite gallican présente un intérêt particulier: la prière y monte de la profondeur de l'âme humaine, l'âme authentique et intime d'un peuple s'y découvre, le chant de l'âme de la France orthodoxe, de la France du premier millénaire, de la France éternelle en jaillit. Le celtisme et l'hellénisme sont aussi inséparables de l'esprit des Gaules que l'influence

19) II., p. 265

20) II., p. 232

21) II., p. 184

22) II., p. 16

extérieure de la langue latine et l'ordre romain... Rien de sentimental dans cette liturgie... Elle rappelle l'élan qui parcourt l'histoire du pays français." ²³

"Nos frères orientaux croient peut-être que nous avons simplement exhumé une messe de "saint Germain de Paris" comme une sorte de folklore désuet; c'est exactement le contraire. Nous avons une liturgie complète, nous avons le cycle entier avec toutes ses fêtes, nous y sommes vocationnellement attachés, car c'est la nôtre propre, spécifiquement française, celle de nos pères; elle est originelle, au point que le rite romain et même le rite oriental lui ont fait des emprunts; elle est splendide par elle-même, et par son expression parfaite de l'esprit et de la vocation spirituelle de la France; nos âmes se ravissent de joie à sa pratique, ce que ne nous procurent ni le rite romain, ni les rites orientaux, si beaux soient-ils ²⁴ ... Aux yeux de l'Occident, (le rite gallican) manifeste l'universalité de l'Eglise orthodoxe et par lui les Occidentaux ont repris contact avec la grande Eglise indivise qui, avant le schisme, s'étendait à tout l'univers connu. Nous sommes parvenus à redonner par l'emploi de ce rite, datant des origines de l'Eglise en Occident, le sens orthodoxe aux Occidentaux, à tel point qu'ils se retrouvent plus profondément chez eux que dans leurs communautés religieuses d'origine ²⁵ ... Cette liturgie touche l'esprit français car elle rétablit le pont mystérieux et divin entre l'Occident et l'Orient." ²⁶

Pour faire œuvre de novation, Eugraph Kovalevsky suit donc un mouvement qui semble lui être connaturel: remonter aussi loin que possible le fil de la tradition la plus authentique, à la fois ecclésiale et culturelle, nationale, historique.

Nous voudrions, pour terminer, citer encore un texte aux résonnances plus sociologiques, toujours à propos de liturgie, texte qui montre bien la préoccupation centrale de l'orthodoxie française face aux divers publics auxquels elle est susceptible de s'adresser:

"La liturgie entraîne dans son mouvement symphonique en face du Dieu vivant, tous les membres de l'Eglise, les divers éléments de la nature et chacun de nous en son être total, esprit, âme et corps. Il faut constater

23) II., p. 114

24) II., p. 438

25) II., p. 149

26) II., p. 45

que dans la vie actuelle de l'Occident, la liturgie n'a plus la place qui lui revient. Nous pouvons distinguer parmi les croyants, lorsqu'ils ne sont pas indifférents, deux grands courants.

Les uns, orientés surtout vers la quantité, se donnent à l'activité sociale, à la charité, aux œuvres. Ames apostoliques, fidèles à leur Eglise, ils ressentent douloureusement l'absence du Christ dans le monde moderne. Mais en négligeant la liturgie, ils arrivent à perdre de vue ce qui fait la religion du christianisme et finissent par n'y apercevoir qu'une morale à observer. Ainsi, ils se rapprochent inconsciemment des athées.

Les autres recherchent la qualité, s'engagent dans l'expérience spirituelle. Ames nobles, élevées, nous pourrions les comparer à une terre assoiffée des eaux célestes. Ils n'ont point trouvé ce qu'ils désiraient dans l'enseignement des Eglises chrétiennes de l'Occident et se tournent vers le druidisme, l'Inde ou différents ésotérismes. Le Christ s'éloigne peu à peu de leur cœur, sans Le nier ils ne Le mettent plus au centre de leur vie, ils s'exposent aux chutes et déviations.

Les deux groupes ont la tendance réciproque de s'ignorer. Et pourtant, ils ont en commun la négligence de la liturgie. L'activité des uns aussi bien que des autres peut s'envisager selon le schéma de la croix, l'horizontale figurant la démarche dans le sens de "ampleur" — l'activité sociale — cependant que la verticale correspond au sens de "exaltation" — l'expérience spirituelle. Au centre de la croix, se rencontrent les deux droites, ainsi que les deux tendances qui sont une de ses images et c'est là, dans ce point symbolique, dans ce point divin que réside le siège de la liturgie." ²⁷

Un jour, à New York, au sortir d'une réunion de hauts dignitaires ecclésiastiques où l'on venait de rejeter son idée de liturgie gallicane, Eugraph Kovalevsky se promet d'étudier dès son retour la très ancienne liturgie celte afin de pouvoir un jour la rendre aux Irlandais d'Amérique. . .

BIBLIOGRAPHIE

- COSTA DE BEAUREGARD M. A., BRIA I., DE FOUCAULD T., *L'orthodoxie . Hier . Demain*, Paris, Buchet-Chastel, 1979, 270 p.
- BOURNE V., *La quête de vérité d'Irénée Winnaert*, Genève, Labor et Fides, 1966, 339 p.
- BOURNE V., *La divine contradiction*, Tome 1, *L'avenir catholique orthodoxe de la France*, Paris, Librairie des cinq continents, 1975, 242 p.; Tome II, *Le chant et la lutte de l'orthodoxie*, Paris, Présence orthodoxe, 1978, 533 p.